

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE PORTUGAISE EST MIS EN ÉTAT D'ARRESTATION

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.583. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Mardi
11
DÉCEMBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
:: : Téléphone : Wagram 5744 et 5745 ::
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 38 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. - Tél.: Cent. 80-88
:: PIERRE LAFITTE, FONDATEUR ::

LES ANGLO-FRANÇAIS ONT DÉLIVRÉ JÉRUSALEM



L'ÉGLISE DE LA NATIVITÉ, A BETHLÉEM



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE DE NAZARETH

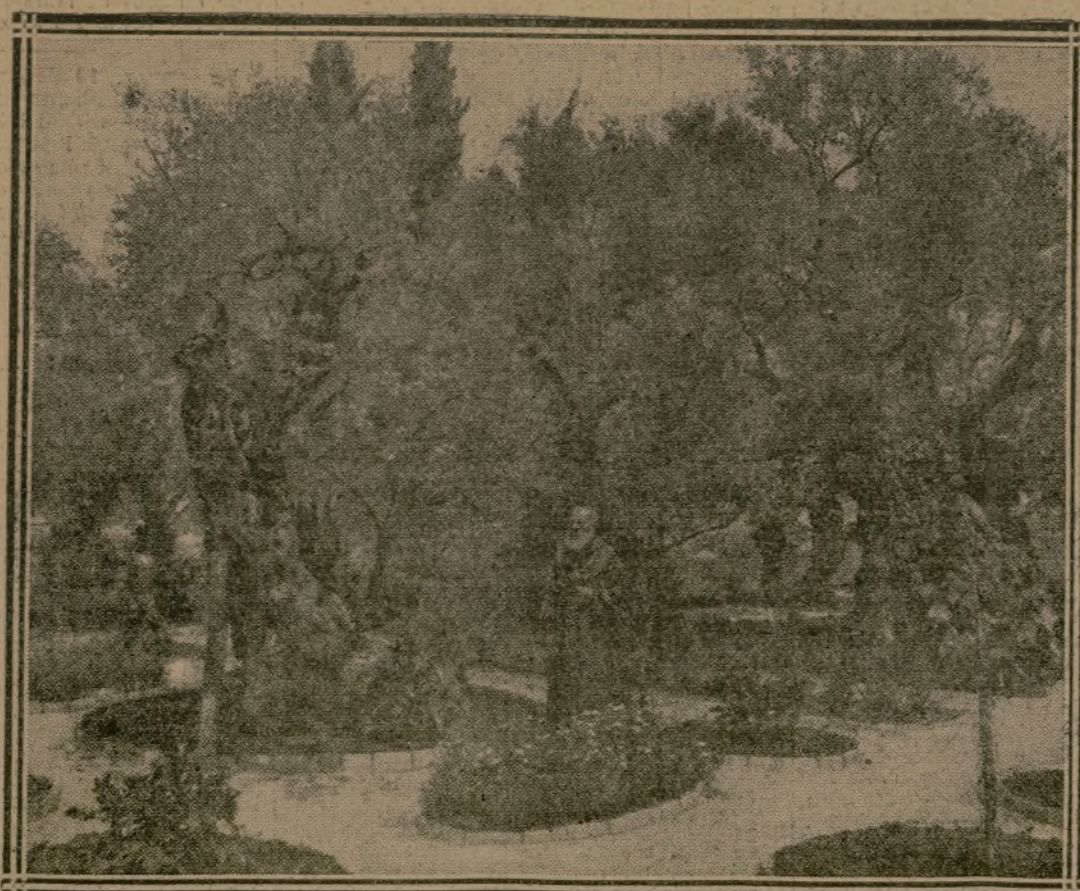


VUE PANORAMIQUE DE JÉRUSALEM. — AU PREMIER PLAN, SUR LA GAUCHE DE LA PHOTOGRAPHIE, ON VOIT LA PORTE DE DAMAS



LA VOIE DOULOUREUSE, A JÉRUSALEM

Le général Allenby, commandant le corps expéditionnaire britannique de Palestine, lequel comprend des contingents français et italiens, entre aujourd'hui, à la suite d'une campagne admirable, dans Jérusalem-la-Sainte. Le retentissement de cette opération sera considérable dans le monde. Nous donnons, ici, un ensemble des Lieux Saints qui



LE JARDIN DES OLIVIERS



ÉGLISE DU S^t-SÉPULCRE, A JÉRUSALEM

échappent ainsi au joug musulman : Bethléem, où naquit le Christ; Nazareth, où il fut élevé et qui seule demeure encore aux mains des Ottomans; Jérusalem, la capitale de son "Empire"; le Mont des Oliviers, où il médita avant sa fin; la Voie Douloureuse, qu'il suivit sous les outrages; enfin le Saint-Sépulcre, élevé sur le Golgotha là même où il fut crucifié.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE

par les troupes anglo-françaises

que commande le général Allenby

M. Bonar Law a fait à la Chambre des Communes la communication suivante :

« Le général Allenby nous informe qu'il a attaqué les positions ennemies au sud et à l'ouest de Jérusalem, le 5 décembre. »

« Les troupes, s'avançant dans la direction de Bethléem, ont repoussé l'ennemi et, dépassant Jérusalem, se sont établies sur la route de Jérusalem à Jéricho. En même temps, d'autres troupes attaquaient les fortes positions ennemies à l'ouest et au nord-ouest de Jéricho, s'établissant à cheval sur la route de Jérusalem à Chechem (Sichem). »

« La ville sainte se trouvant ainsi isolée a capitulé et s'est rendue aux troupes du général Allenby. »

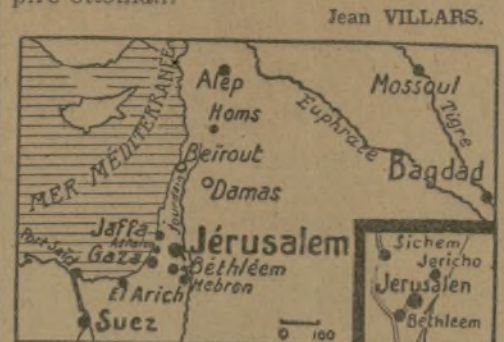
« Les agents diplomatiques anglais, le gouverneur anglais, accompagnés de représentants français, italiens et mahométans, sont partis pour assurer la sécurité de la ville et des Lieux Saints. »

M. Bonar Law a ajouté que le général Allenby ferait officiellement demain son entrée dans Jérusalem.

D'après une déclaration de M. Bonar Law à la Chambre des Communes, la ville de Jérusalem a été occupée dans la journée d'hier par le corps expéditionnaire du général Allenby. C'est une date historique que celle où la ville sainte, qui fut au moyen âge une capitale chrétienne, est arrachée à l'empire ottoman. Les Turcs sentaient bien la gravité de la situation, et, depuis une quinzaine de jours, s'efforçaient, à l'aide de renforts amenés en toute hâte, de retenir l'avance de nos alliés. Ils n'y sont pas parvenus.

La prise de Jérusalem n'aura pas de moindres conséquences au point de vue stratégique qu'au point de vue moral. Elle permet en effet au corps expéditionnaire de menacer la voie ferrée de Damas à Médine, seule ligne de communication dont disposent les Turcs dans la direction de l'Arabie, déjà révoltée et prête à secouer un joug odieux.

Nous assistons à l'effondrement de l'empire ottoman.



L'heure de la justice
approche pour la Syrie

M. Bonar Law a annoncé hier, à la Chambre des Communes, que les troupes anglo-

françaises étaient entrées à Jérusalem. Notre drapeau flotte sur la ville sainte à côté du drapeau britannique. En effet, l'expédition comprend des forces françaises commandées par le général de Piépoix et qu'accompagne M. Picot, haut commissaire du gouvernement de la République.

La prise de Jérusalem aura dans le monde entier un retentissement immense. Elle touche avec les diverses Eglises chrétiennes toutes les nations. Elle intéresse le sionisme. Enfin elle porte un coup fatal à la domination turque.

Au sud, l'Arabie sera encore plus affranchie de l'empire ottoman. Par un singulier rapprochement, la Mecque, cité sacrée de l'Islam, se trouve libérée, en même temps que les Lieux Saints de la chrétienté. Cependant, au nord, la Syrie opprimée verra venir la délivrance.

Nous espérons que l'heure de la justice approche pour les Syriens, sur qui leur fidélité à la cause de la France a attiré les persécutions et le martyre. — J. B.

LE RÉVÉREND PÈRE LAGRANGE

souhaite que la France conserve, à Jérusalem, la protection des Lieux Saints.

L'appartement, situé au fond d'une cour, semble le parloir d'un cloître; dès qu'on y pénètre, un silence sans tristesse nous enveloppe; on se sent entouré de recueillement, de méditation. Au seuil de l'antichambre apparaît un de ces singuliers domestiques de religieux, mi-vallet et mi-sacristain, marchant à pas feutrés.

À peine ai-je demandé le R. P. Lagrange que le serviteur me fait un signe, puis pousse une petite porte et, devant moi, se dresse lentement, à côté d'une table encombrée de papiers, une grande forme blanche. On dirait qu'elle émerge de la cellule tout entière, et je ne regarde ni le dur lit du missionnaire, ni les étagères surchargées de livres, ni la haute croix noire qui répète dans la glace son geste compassé: je n'aperçois que cet homme robuste, si net dans sa robe candide, ce visage énergique au nez busqué, à la barbe grise et courte, dont les yeux vifs, malicieusement étincelants derrière des lunettes à monture d'or. Le directeur des Ecoles bibliques de Jérusalem ne paraît surpris ni de ma visite, ni de ma question. D'ailleurs, quel événement pourrait désormais l'émouvoir après le plus sensationnel de tous: son départ de Jérusalem! N'aurait-il pas toujours cru terminer sa vie sur la terre bénie par tant de douleurs et de gloire, près du tombeau du Maître? Et la guerre est venue interrompre vingt-cinq années d'études et de prières. Jérusalem! Ce seul nom ranime ce vieux visage, l'inonde d'une joie silencieuse. Mais le R. P. Lagrange est arrivé, par de longues batailles intimes, à maîtriser ses sentiments; son séjour parmi les Turcs l'a initié à la plus subtile des diplomatie.

— Comment pourrais-je vous dire ce qu'il adviendra demain à Jérusalem? C'est là une question de haute politique. Des négociations auront lieu, elles seront sans doute laborieuses, difficiles. Il faut laisser décider les ambassadeurs.

— N'auriez-vous pas souhaité que ce fussent les Français? commençai-je.

Le Révérend Père a relevé d'un geste alerte les pans de son capuchon qui retombe derrière sa tête à la manière d'un burnous.

— Oui, j'aurais bien voulu que la France gagnât la victoire. Mais vous savez que des soldats français sont entrés avec nos alliés à Jérusalem. Nous possédons un contingent de trois mille hommes. Ne croyez pas que cela soit sans importance. Il n'y a pas là une question de religion: c'est toute notre influence en Palestine qui est en jeu. Notre influence morale est primordiale là-bas; ce sont des établissements religieux qui assurent: couvents, écoles, hôpitaux. Personne n'a pu ruiner notre prestige... Pourtant...

Le R. P. Lagrange s'arrête, se tait; il songe à la propagande allemande, entêtée, infatigable, là-bas, comme partout. N'a-t-il pas vu entrer à Jérusalem Guillaume II en costume de touriste, derrière M. Thomas Cook, coiffé d'un chapeau mou? N'a-t-il pas entendu les Turcs appeler le roi de Prusse Mohammed Guillaume, car il s'était donné comme le cousin du sultan?

— Estimez-vous qu'on a pratiqué une politique habile vis-à-vis des Lieux Saints? Je m'attendais à une dénégation; le père Lagrange répond avec douceur:

— Mais oui, mais oui! Il ne faut pas être injuste envers notre gouvernement: il nous a toujours aidés. Mais il ne pouvait pas protéger ceux qui voulaient se soustraire à son influence.

— Quels seront, selon vous, les résultats de l'influence anglaise?

— Mais excellents! dit vivement le P. Lagrange. Les Anglais se sont toujours montrés très respectueux envers tous les cultes. Ils vont transformer la Palestine économiquement, ainsi qu'ils l'ont fait de l'Égypte. La Palestine est si pauvre avec les Turcs! Quand une plante pousse, le Turc l'enlève, parce qu'avec la racine il fait du charbon; la femme coupe la tige pour avoir du bois mort, et la chèvre mange le reste...

Le Révérend Père rit avec la gaieté serotaine, communicative des religieux.

— Croyez-vous à une Eglise internationale?

Le P. Lagrange me fixe pour juger de mon sérieux.

LE PASTEUR CHARLES WAGNER

émet le vœu que la Ville Sainte devienne le siège de l'Eglise Universelle.

— Qu'est-ce que cela veut dire, une Eglise internationale? Admettez-vous les Allemands? Non, n'est-ce pas? Alors, elle ne sera pas internationale.

— En résumé, Révérend Père, que souhaitez-vous pour l'avenir de Jérusalem?

Le Père dresse vers moi sa tête pensive et dit gravement:

— Je désire que soit maintenu le statu quo: la France protectrice des Lieux Saints.

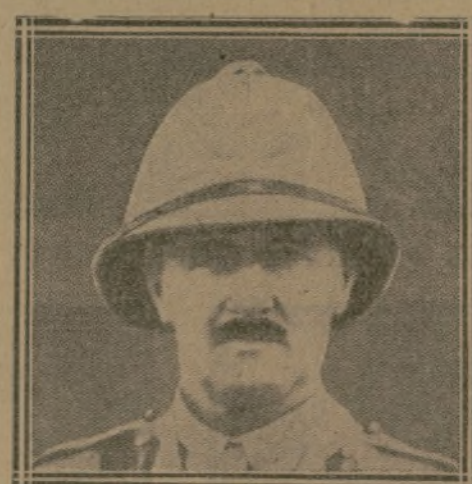
— Aimez-vous Jérusalem? demandai-je.

— Oui, répond le P. Lagrange, d'une voix alerte, comme rajeunie; je ne pourrais pas vivre désormais ailleurs; j'y habite depuis vingt-cinq ans; j'y suis dans des conditions peu confortables: on y manque de tout; je m'y porte mal. Mais j'y retournerai sûrement — et j'y mourrai...

CHEZ LE PASTEUR WAGNER

Le pasteur Charles Wagner connu naguère en Amérique d'un triomphe presque égal à celui qui, là-bas, accueillit notre maréchal Joffre. Ce n'est pas lui qui nous en fit la confidence — mais je le sais, avec tous ses amis. En vérité, presque le même triomphe... Pourtant, à aucun moment, il n'avait sollicité les louanges ni les lauriers d'outre-mer. L'histoire vaut la peine d'être contée:

Le pasteur Wagner achevait ses vacances, en famille dans un petit port de



GÉNÉRAL ALLENBY

la Bretagne, se livrant aux plaisirs de la pêche, lorsqu'une lettre lui parvint, portant le timbre de Washington: « J'ai lu vos livres, écrivait le président Roosevelt; je veux connaître l'auteur de la Vie simple, je le présenterai moi-même à mes concitoyens. » Alors le pasteur Wagner se mit en route et débarqua quelques semaines plus tard à la Maison-Blanche, avec ses souliers ferrés, son feutre de berger et son bâton de montagnard. Roosevelt, qui ne l'attendait point ce jour-là, l'entraîna de suite dans les salons de la présidence: « J'ai des invités qui ne comptent pas sur vous, déclara-t-il; mais parlez-leur, ils en ont besoin, et vous n'aurez jamais prêché devant autant de millions. » Voilà comment certains riches de la terre — rois de l'acier, du cuivre et de l'huile — recurent les premières paroles de ce disciple du Christ.

Le lendemain, le pasteur Wagner commençait sa croisée de morale, parlant dans les temples, dans les écoles, dans les prisons, sur des plates-formes de trains, en autobus, sur des bateaux, partout, partout.

Mais cette gloire n'a point ébloui le pasteur Wagner; siôt son voyage terminé, il revint à son modeste temple, dans le quartier de la Bastille, se mettre au service des humbles et des pauvres. C'est là que je l'ai revu hier, dans son cabinet de travail; là, pas de portrait sensationnel aux murs, aucune dédicace ostentatoire. Sur la table une seule photographie surgit de feuillets raturés: celle d'un fier soldat en ce moment dans les zones infernales, et le pasteur la fixe longuement, en

parlant, comme pour y puiser de nouvelles forces: ce soldat, c'est son fils.

Le pasteur est assis devant moi, calme, pensif; ses mains tirent une chaude couverture sur ses genoux, avec des gestes précautionneux. Il vient d'être malade, très malade; mais ce cœur qui s'est tant donné possède des ressources miraculeuses.

Elles ont triomphé de la mort, et, ce soir, elles ne cherchent qu'une occasion de s'affirmer, de s'épanouir. Dès que j'eus prononcé le nom de Jérusalem, je crus voir les forces redresser, soulever le convalescent.

— Est-elle délivrée? me demanda-t-il d'une voix anxieuse.

— Oui, répondis-je, les troupes anglaises ont fait leur entrée dans l'antique Sion.

— Ah! s'écria-t-il, si vous saviez avec quelle angoisse j'attendais cette nouvelle! Tant d'événements extraordinaires se passent sous nos yeux dans l'histoire du monde qu'aucun ne retient particulièrement l'attention. Cependant, celui-là est sans doute le plus important de tous. Réfléchissez-y: Jérusalem n'apparaît-elle pas comme le berceau du christianisme? Elle est en même temps la ville sainte du peuple juif, le vivant symbole pour lui du patriotisme triomphant des pires épreuves. Jérusalem est la vraie capitale du monde religieux.

— Et Rome?

— Jérusalem est la grand-mère de Rome, dit le pasteur avec force. Elle est un trait d'union pour tous les groupes de la famille chrétienne: protestants, catholiques, romains ou grecs, israélites. D'elle rayonnent les grandes idées fondamentales de dignité, d'égalité, de cohésion humaine.

— Aujourd'hui qu'elle est entre les mains des Anglais Jérusalem aura-t-elle la même signification?

Le pasteur a crispé ses doigts sur sa couverture; mais ses mains retombent comme si la laine était trop pesante encore. Il me répond d'une voix sourde, un peu rauque:

— Non doutez pas. Du reste, vous connaissez l'Angleterre. Vous savez quel admirable respect on professe chez elle à l'égard de toutes les religions, de tous les cultes. Croyez-moi: en s'emparant de Jérusalem, elle rend à la cause de l'humanité un service d'une incommensurable portée. Elle arrache la ville glorieuse aux Turcs perfides, à leurs sultans souillés de sang; elle se substitue à la puissance germanique, orgueilleuse, rapace, meurtrière. Souvenez-vous de l'entrée sensationnelle du kaiser dans le pays du divin maître qui a dit: « Tu ne lueras point! » Nos croisés, si modestes, si sincères, ont dû tressaillir dans leurs tombes devant le cérémoniel théâtral de l'empereur allemand criminel. Qu'a pensé le doux Nazarene? Avec l'Angleterre, aucun sacrifice n'est à redouter: nul pays ne pratique aussi noblement l'hospitalité spirituelle. Je salue en pleine guerre mondiale, au milieu de tous les bouleversements présents, cette entrée des Anglais dans la vieille Sion.

Le pasteur tient maintenant sa couverture d'une seule main, l'autre tendue dans l'espace semble désigner un point perdu...

— Mais que doit devenir Jérusalem?

M. Wagner redresse vivement la tête, il parle lentement, séparant chaque mot pour mieux me convaincre de vérités essentielles.

— Je suis, vous le savez, partisan d'une religion universelle. C'est la cause pour laquelle le Crucifié est mort. Jérusalem est l'idéal cité où elle doit s'épanouir, renaitre. Tous les cultes y seront représentés. Ce sera désormais le grand temple de la fraternité, de la sagesse humaine.

— Avez-vous visité Jérusalem?

— Non, répond M. Wagner; elle était avilie par un mercantilisme si répugnant que je n'ai pu me décider à entreprendre le voyage.

— Et maintenant, le tenterez-vous?

Il s'est levé, rejetant loin de lui sa couverture, et j'ai l'impression qu'il va coiffer son feutre de berger, reprendre son bâton de montagnard et se mettre en route vers Jérusalem délivrée...

Jean VIGNAUD.

LE COUP D'ÉTAT DE LISBONNE

est-il dirigé contre le régime républicain?

Le président de la République, sommé de donner sa démission, s'y refuse et est mis aux arrêts dans son palais.

LISBONNE, 10 décembre. — Le calme est à présent rétabli. Le nouveau gouvernement a décidé de dissoudre le Parlement et a invité le président de la République à donner sa démission. Celui-ci, s'y étant refusé, a été prié de se considérer comme en état d'arrestation. (Radio.)

Le nouveau gouvernement portugais a lancé une proclamation dont le passage essentiel, à nos yeux, est celui où il affirme sa fidélité aux alliances et sa volonté de continuer la participation du Portugal à la guerre.

Cependant le caractère du coup d'Etat de Lisbonne n'est pas encore très bien défini. Tandis que M. Afonso Costa avait été arrêté dès la première heure, le président de la République avait été respecté. Mais, à son tour, M. Bernardino Machado a été vivement sollicité, pour employer un euphémisme, de donner sa démission. S'y étant refusé, il a été mis aux arrêts dans sa propre résidence. On ne sait encore quel sort lui sera réservé.

Cette circonstance laisse penser que le coup d'Etat des modérés pourrait bien avoir des complications chez les monarchistes. Ceux-ci sont, d'ailleurs, divisés en germanophiles et partisans des Alliés. Il convient donc d'attendre les conséquences du coup d'Etat pour être fixé sur les intentions de ses auteurs. — J. B.

La fidélité à l'Entente

LISBONNE, 9 décembre. — Le gouvernement provisoire vient de publier un communiqué dans lequel il expose la situation et précise son programme.

Il annonce l'adhésion des monarchistes animés de sentiments patriotiques, ainsi que la constitution d'un comité révolutionnaire par les troupes. Font partie de ce comité: MM. Sidonio Paes, Machado Santos et le capitaine Feliciano Costa.

Ce comité, interprétant les sentiments de la nation, assure de son absolu respect pour tous les traités et engagements des gouvernements de la République, quels qu'ils soient, et maintient sa fidélité à la séculaire alliance avec l'Angleterre et les nations qui butent contre l'Allemagne. Il fait des vœux pour la victoire contre les

ennemis de la liberté et salue les troupes portugaises qui combattent en France et en Afrique.

C'est donc un mouvement national qui, dans peu de jours, sera complété par l'organisation d'un ministère qui, dans un court délai, convoquera les citoyens pour élire des députés à l'Assemblée nationale constituante, selon les termes de la constitution de la République.



M. MACHADO M. AFFONSO COSTA (Phot. Henri Manuel.)

Premières mesures des révolutionnaires

LISBONNE, 9 décembre. — Les révolutionnaires ont levé l'exil que le cabinet précédent avait imposé au patriarche de Lisbonne, l'archevêque Braga, et à Mgr Evora, évêque de Porto. Toutes les lois d'exception sont abrogées, y compris celle sur la presse, qui aggravait la sévérité du code.

On apprend de Porto que le comité révolutionnaire de la ville a déposé les commandants des différents corps de la garnison qui ont été mis en état d'arrestation, ainsi que MM. Afonso Costa et Auguste Soares, ministre des Affaires étrangères. Les deux hommes d'Etat arriveront ce soir à Lisbonne.

LA SITUATION POLITIQUE INTÉRIEURE DE LA RUSSIE EST TOUJOURS INCERTAINE

Comme l'a dit M. Balfour, les Alliés n'ont pas de principes absolus à fixer à cet égard.

Le comité central des délégués paysans et celui des « partis socialistes avancés », qui comprend vraisemblablement les socialistes révolutionnaires et les minimalistes, publient un manifeste de protestation contre l'armistice. C'est le signe qu'il y a en Russie un sursaut d'honneur national contre la cessation de la guerre sans accord avec les Alliés.

Cette protestation est-elle seulement platonique? En tout cas, la suspension d'armes dure sur le front et les négociations doivent reprendre le 12 avec l'état-major austro-allemand.

Nous ne pensons pas, jusqu'à présent, qu'il faille compter sur un mouvement contre-révolutionnaire en Russie, comme certains rumeurs le feraient croire. Des informations sûres montrent que le général Kaledine, désigné par les maximalistes comme un adversaire de la révolution, est médieusement disposé à prendre ce rôle. Il se borne, pour le moment, à asseoir son autorité dans la région du Sud.

Quant à Douïf, que les soviets ont mis également hors la loi, ce n'est pas un « général », quoiqu'il se donne ce titre. Il a été seulement le défenseur des intérêts des cosaques et c'est un orateur éloquent.

Dans ces conditions, il est difficile de se faire une idée nette sur la marche des choses. Comme M. Balfour l'a dit hier aux Communes: « La situation en Russie change de jour en jour et nous ne gagnerons rien à fixer des principes absolus. »

PETROGRAD, 10 décembre. — L'armistice proposé par les commissaires bolcheviks qui se sont rendus jeudi à Petrograd pour prendre de nouvelles instructions sera maintenu de fait pendant une semaine. Les détails sur les négociations sont encore obscurs, mais, selon une version fort vraisemblable, les conditions posées par les Allemands ont été à ce point humiliantes pour la Russie que les délégués durent interrompre les pourparlers et venir en référer à leurs mandants.

Les représentants de l'Allemagne auraient exigé:

1° Le contrôle du marché de la grande Russie par l'Allemagne, pendant 15 ans;

2° Le maintien de l'occupation de tous les territoires actuellement aux mains des forces allemandes.

Le gouvernement maximaliste, installé à l'Institut Smolny, fort affecté de ces nouvelles, a décidé de faire aux Allemands des contre-propositions également inacceptables, mais dont la discussion permettra de gagner du temps.

L'armistice n'a aucun caractère défini; les bolcheviks estiment qu'il valait mieux qu'il en fut ainsi.

En somme, on est fondé à constater l'échec des négociations.

On annonce, d'autre part, que Korniloff est arrivé près de Kharkoff avec les troupes cosaques, et que les bolcheviks envoient des troupes contre Kaledine.

Le gouvernement décrète la nationalisation des terres et des biens

LONDRES, 10 décembre. — Un radiotélégramme du gouvernement maximaliste annonce que toutes les terres, avec les habitations qui y sont construites, les meubles et le bétail, sont déclarées propriété nationale, et placées sous la gestion des Comités agraires. Les propriétés immobilières privées sont abolies.

Les habitations des propriétaires fonciers

seront transformées en bâtiments d'utilité publique.

Une autre dépêche de Petrograd annonce que le conseil des commissaires du peuple prépare un projet de décret portant la nationalisation des immeubles urbains. Dès son apparition, les locataires devront, sous peine d'emprisonnement, cesser de payer aucun loyer aux propriétaires et ne pourront faire de paiement valable qu'aux organisations municipales instituées par les bolcheviks.

Le gouvernement sibérien offre un ministère à Kerensky

STOCKHOLM, 9 décembre. — On mande de Petrograd:

« Le gouvernement autonome de Sibirie est complètement formé. Le portefeuille de la justice a été offert à Kerensky. »

Les élections de Moscou

MOSCOU, 9 décembre. — Les résultats pour les élections à la Constituante de Moscou sont les suivants:

266.148 voix pour les maximalistes; 263.859 pour les cadets; 62.260 pour les socialistes-révolutionnaires; 35.350 pour le bloc démocrate-socialiste.

Ce qui donne 5 sièges aux maximalistes, 4 aux cadets et 1 aux socialistes-révolutionnaires.

L'armée roumaine n'a pu éviter l'armistice

LONDRES, 10 décembre. — A la Chambre des Communes, en réponse à une question de M. King sur la situation de la Roumanie, M. Balfour a déclaré:

« Je puis seulement dire que la vaillante armée roumaine a été obligée, par des circonstances qu'elle ne pouvait modifier, à conclure un armistice. »

L'attitude des soldats roumains

COMMUNIQUÉ OFFICIEL ROUMAIN

Jassy, 8 décembre. — Le long du front de combat occupé par les armées roumaines, l'ennemi a tenté à de nombreuses reprises de venir fraterniser.

Les soldats roumains ont gardé la même attitude digne et ont repoussé toutes les offres de l'ennemi.

M. Lloyd George parlera demain aux Communes

LONDRES, 10 décembre. — Selon le Manchester Guardian, M. Lloyd George prendra la parole mercredi à la Chambre des Communes, et fera une déclaration relative à la lettre de lord Lansdowne. M. Asquith en parlera également demain dans son discours à Birmingham.

D'autre part, on annonce qu'au cours de cette séance la Chambre discutera la question de la crise des effectifs. Sir Auckland Geddes, ministre du Service national, proposerait les solutions suivantes:

- 1° Utilisation des réserves en hommes d'Irlande;
- 2° Revision des exemptions accordées à tous les ouvriers d'industries non essentielles;
- 3° Extension de la limite d'âge du service militaire.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE PIGIER
Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

JOURNAL DE COLETTE LE RETOUR DES BÊTES

C'est une demeure très ancienne, dans un lieu désert et haut, que depuis trois ans j'évitais. Je la savais tapissée d'images, visibles pour moi seule et pour lequel un autre qui n'y peut venir...

J'y dus pourtant aller, un jour du dernier bel automne. Et comme je détournais lâchement la tête pour ne point voir les scellés de vigne-vierge tendus en travers des persiennes jointes, j'aperçus que la terrasse et ses degrés reluisaient de poutres, noir-vert métallique, accroupies sous le soleil de midi. Une indignation ménagère sécha mon attendrissement, et je chassai les envahisseurs, avec des : « Ch... Ch... » et de grands gestes de bras. Elles se levèrent, avec cette raideur rhumatisante des volailles dérangées pendant la sieste, et les plus braves me toisèrent, de profil, debout sur une patte de cuir bleu.

« Les poules sur la terrasse ! » répétais-je en moi-même. Les poules, autrefois respectueuses d'une limite, à peu près idéale, les poules, au fait de leurs droits de bornage autant qu'un propriétaire rural, et qui maintenant descendaient à regret les marches, d'un air processif : « C'est bon, nous nous retirons pour l'instant, mais... nous allons consulter... »

Mon indignation durait encore, pendant que j'ouvrais des portes collées à leurs chambranles. Comme je pouvais une lourde paire de contrevents, quelqu'un dans l'ombre me jeta sur le visage une dentelle soyeuse, un tulle adhérent et impalpable : les grandes araignées des jardins, doublant l'effort extérieur de la vigne-vierge, avaient condamné en dedans l'issue. La brusque lumière paralysa l'une des tisseuses, qui demeura sous mes yeux, balancée dans son hamac déchiré, me laissant admirer le velours de sa panse en gousse d'ail et sa croix de Temple.

La première nuit fut longue, troublée de cris de rats, de craquements de commode, d'un jassement bas au-dessus de l'âtre éteint. Ma lampe, rallumée à plusieurs reprises, éblouissait chaque fois une chauve-souris prisonnière, qui heurtait mollement les colonnes du lit et se reposait, pendue la tête en bas, à un rameau de fer forgé, comme la dernière poire d'hiver à l'arbre nu. Puis elle tombait et ne touchait jamais terre.

J'entendis aussi, à la fin de la nuit, un battement lointain, faible et agréable, comme le bruit que fait un insecte enfermé dans un tambour. Au soleil levé, il grossit, s'enflamma, et me conduisit à un réduit sans volet, mi-bibliothèque, mi-resserai à jouets d'été : il bourdonnait d'abeilles. Des abeilles, des milliers d'abeilles, d'or dans le rayon horizontal, bruns sur la paroi claire, en grêle rebondissante contre les vitres, — toute une république d'abeilles !

Elles entraient et sortaient par la brisure triangulaire, à tout moment obstruée, d'un carreau ; mais l'entrée de leur secrète demeure s'ouvrait entre deux pierres de l'embrasure ; un hiatus oblong, ciré sur les bords par les petites pattes griffues. Quelle œuvre urgente, quel drame hiérarchique les rendait grondantes et divisées ? Ma présence ne les émut pas davantage, et je vis qu'autour d'un bras de lampadaire se collait incessamment, pour se désagréger après, puis s'agglutiner encore, une pulpe mouvante d'abeilles...

Je sortis, craignant la colère des travailleurs. Une chambre au moins, celle de la tour, celle qui s'environne d'une si absurde et périlleuse collerette de pierre, d'un chemin de roinde sans garde-fou, — celle-là, du moins, m'offrirait le refuge que je préfère, d'où l'on voit si loin, par-dessus un abîme de verdure ; — celle qui, chauffée l'hiver et l'été par le soleil, sent le blé battu et la toile cuite... Un chat-huant grand comme un ange s'élevait de son sommet de midi quand j'ouvrais la fenêtre ; il hésita, tourna en aveugle, et se confia enfin à un chêne qui gardait tout son feuillage.

Que de bêtes, que de bêtes ! — partout des bêtes... D'une cime d'arbre, à côté, une famille de geais m'injurait déjà, mais ne s'en allait pas. Je m'accoudai pour les entendre, et trois fois, en peu d'instants, je me retournai sans motif, — sans autre motif, veux-je dire, que le malaise au creux du dos, la ligne de peau hérissée qu'y trace un regard intense et furtif... Je cherchai derrière moi, et d'abord ne vis personne, — pas même, hélas ! de revenant... Mais à la fin je découvris, — broulée sur une branche, au niveau de mon visage, et si proche que son évidence même me l'avait cachée, — une fouine aux yeux noirs, grasse, blonde, sa queue fournie bien rangée à son flanc, et qui m'observait. Si proche, vraiment, que je voyais respirer ses petites narines passionnées ; si proche, qu'en me penchant j'aurais pu lui tirer sa belle queue soignée... J'étendis le bras, en effet, et elle coula le long de l'arbre.

Mais elle ne s'était pas enfuie d'abord, ni les geais, et les abeilles m'avaient dédaignée. A cela je connus, non seulement l'abandon de la demeure, mais encore que les hommes, maîtres du sillon et de la forêt naguère, n'étaient plus que les hôtes insolites de nos campagnes. A cela je connus le retrait de l'homme et l'avance, encore timide, de l'ancien occupant. J'estimai l'oubli qui commençait, et combien la bête, rompue à nous fuir, perdait déjà les traditions de sa prudence.

Et j'endurai une amertume nouvelle, comme si de gracieux arcanes — un bruit d'abeilles, un rire de geais, la griffe pourpre d'une vigne imposée sur une porte close, le plaisant affront d'une bête fine, — n'eussent fait qu'écrire pour moi un mot, le mot, toujours le même mot : la guerre... la présence de la guerre... la longueur de la guerre... COLETTE.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

LES CRIMES DES PIRATES

NAVIRE ESPAGNOL CANONNÉ PAR UN SOUS-MARIN ALLEMAND

Il y a huit morts. — Le cabinet de Madrid adressera une énergique protestation.

MADRID, 10 décembre. — Le vapeur espagnol *Claudio*, appartenant à la Compagnie Bachi et venant des Etats-Unis avec un chargement de soufre, a été canonné le 4 décembre sans préavis par un sous-marin allemand. Le premier coup de canon a tué un timonier, après quoi le sous-marin s'approchant du vapeur examina les papiers du bord et consentit finalement à permettre au *Claudio* de continuer sa route. Sept hommes d'équipage qui s'étaient jetés à la mer au premier coup de canon se sont noyés.

M. García Prieto, aussitôt prévenu, a donné l'ordre aux autorités espagnoles d'ouvrir une enquête détaillée.

Le président du Conseil a confirmé, ce matin, aux représentants de la presse, le torpillage du *Claudio*, insistant particulièrement sur le fait que le navire avait été attaqué à une grande distance de la côte.

Il a fait savoir que huit matelots ont été tués et que quelques autres ont été blessés.

M. García Prieto a ajouté que le gouvernement présenterait à l'Allemagne une réclamation énergique.

La prise de Jérusalem

LONDRES, 10 décembre. — M. Bonar Law a déclaré qu'au moment de son entrée à Jérusalem le général Allenby serait accompagné par les commandants des contingents français et italien et par les chefs de la mission politique française.

« La prise de Jérusalem, a-t-il ajouté, a eu lieu le 9 décembre. Elle a été quelque peu retardée en raison du grand soin pris pour éviter d'endommager les Lieux Saints. »

Un télégramme du roi au général Allenby

LONDRES, 10 décembre. — Le roi a adressé le télégramme suivant au général Allenby :

« La nouvelle de l'occupation de Jérusalem sera reçue à travers mon empire avec la plus grande satisfaction et je vous félicite chaleureusement, vous et les troupes placées sous vos ordres, pour ce succès. Il est l'aboutissement du combat progressif que vous avez soutenu pas à pas et de l'excellente organisation qui vous a permis de vaincre les difficultés du ravitaillement et du transport d'eau. »

« Je me réjouis à la pensée que, par vos heureuses dispositions, vous avez pu préserver les Lieux Saints. »

Le Patriarche serait gardé à vue

ROME, 10 décembre. — Le *Messaggero* annonce que, suivant des informations de source indirecte, mais sûre, le patriarche de Jérusalem, Mgr Camassei, aurait été obligé de se rendre à Ramleh où il est gardé à vue par les autorités ottomanes, avec absolue interdiction d'exercer ses fonctions spirituelles.

On se souvient qu'il y a trois mois, autorisé à régner sur son patriarcat de Jérusalem, Mgr Camassei avait élevé une vive protestation contre la conduite des autorités turques. (Radio.)

ROME, 10 décembre. — Lorsqu'on sut, au Vatican, que Mgr Camassei, patriarche de Jérusalem, avait été transporté à Nazareth, des représentations furent faites par l'intermédiaire des nonces à Munich et à Vienne, et du délégué apostolique à Constantinople.

Ceci se passait vers le milieu du mois de novembre.

Le gouvernement allemand fit répondre que le patriarche avait été éloigné de Jérusalem pour des raisons militaires qui rendaient dangereux son séjour à Jérusalem.

Le prix Nobel pour la paix au Comité de la Croix-Rouge de Genève

CHRISTIANIA, 10 décembre. — Le prix Nobel pour la paix de l'année 1917 a été donné par le comité Nobel du Storting norvégien au comité international de la Croix-Rouge, à Genève.

Le roi assistait à la cérémonie dans la quelle le Prix Nobel a été attribué au Comité international de la Croix-Rouge de Genève. Ce choix a rencontré l'approbation unanime.

LES COMITÉS SOCIALISTES ET PAYSANS DE RUSSIE PROTESTENT CONTRE L'ARMISTICE

Les déclarations de sir Buchanan, ambassadeur d'Angleterre, à la presse de Petrograd.

PETROGRAD, 10 décembre. — En vue de la réunion prochaine de l'Assemblée constituante, les comités centraux des groupes socialistes avancés et le comité exécutif des délégués des paysans ont publié un nouveau manifeste, dont voici quelques extraits :

« Seule, la conclusion immédiate de la paix peut sauver la Russie de la ruine, ainsi que son économie politique, et sauvegarder les conquêtes de la Révolution. Mais une paix stable garantissant l'indépendance économique et politique de la Russie et les intérêts de la Révolution russe ne doit pas être une paix séparée, mais une paix générale. Malgré cela, le gouvernement maximaliste a commencé des négociations en vue de la conclusion d'un armistice séparé sans attendre la décision de l'Assemblée constituante, sans approbation du peuple ou de ses représentants et sans que le peuple puisse exercer aucun contrôle, sans consulter les autres partis et sans attendre la réponse des Alliés. »

« Les délégués maximalistes mènent ces négociations avec l'ennemi en vertu d'instructions secrètes que l'on cache au peuple. Etant donné tout cela, nous déclarons que l'armistice séparé conclu par les maximalistes n'est le fait que d'un groupe d'usurpateurs qui en portent exclusivement et entièrement la responsabilité. »

« L'armistice ne lie pas la Russie ni aucune partie de la Russie aussi longtemps que l'Assemblée constituante ne se sera pas prononcée. L'armistice séparé des maximalistes ne conduira pas à la conclusion d'une paix générale. »

Un article de la "Pravda"

PETROGRAD, 8 décembre. — La *Pravda*, organe du Soviet, a consacré un long article à la marche des négociations entreprises pour la conclusion de l'armistice.

Après avoir constaté que le programme de paix de la majorité du Reichstag, qui comprend l'indépendance de la Pologne, de la Courlande et de la Lithuanie, est conforme au principe du libre développement des peuples, la *Pravda* réclame la même indépendance pour l'Ukraine et la Finlande, si l'une ou l'autre veut la séparation.

Toutefois il ne faudrait pas, sous prétexte d'assurer le libre développement de ces nations, que l'Allemagne s'avisât d'en faire des vassales de l'impérialisme allemand.

« La *Pravda* ajoute qu'elle espère que le prolétariat allemand ne suivra pas les « Hindenburg » si ces derniers ne renoncent pas à leurs buts d'annexion en Orient, et termine en déclarant que si une paix onéreuse était imposée à la Russie la preuve serait faite qu'une paix loyale est impossible avec l'Allemagne. »

Les cheminots refusent de participer au gouvernement

PETROGRAD, 10 décembre. — Le conseil des commissaires du peuple avait offert au conseil de la Fédération des cheminots le portefeuille du ministère des Voies et Communications.

La Fédération des cheminots a repoussé cette offre, tenant à maintenir sa position de neutralité. Cette organisation a convoqué ses adhérents en congrès pour le 15 décembre prochain, style russe.

D'autre part, on mande de Moscou que Maxime Gorki, qui avait été inscrit sur la liste des candidats maximalistes de cette ville, a refusé catégoriquement de briguer un mandat à la Constituante. Gorki avait été également porté sur la liste des social-démocrates d'Irkoutsk.

L'ambassadeur d'Angleterre

proteste contre la violation des traités

PETROGRAD, 9 décembre. — Sir George Buchanan, ambassadeur de Grande-Bretagne, recevant les représentants de la presse russe, les assura de la sympathie britannique pour le peuple russe qui est épuisé par les lourds sacrifices de la guerre et la désorganisation générale qui est la conséquence inévitable d'un grand soulèvement politique comme la Révolution.

Nous ne lui gardons pas rancune, dit l'ambassadeur : il n'y a pas un mot de vrai dans le bruit selon lequel nous aurions l'intention de

prendre des mesures répressives au cas où le peuple ferait une paix séparée.

L'ambassadeur continue :

« Le fait que le conseil des commissaires du peuple a ouvert des négociations avec les ennemis sans une consultation préalable avec les Alliés est une violation du traité conclu le 5 septembre 1914, dont nous avons le droit de nous plaindre. »

Nous ne pouvons pas un seul instant admettre la validité de la thèse du conseil, selon laquelle le traité conclu avec le gouvernement autocratique ne peut pas lier la démocratie qui a remplacé ce gouvernement autocratique, vu que par son principe, s'il était adopté, menacerait la stabilité de tous accords internationaux.

Sir George Buchanan, après avoir dit que son gouvernement veut assurer au monde une paix qui soit conforme aux vœux des petites nationalités et qui repudie l'idée d'arracher une rançon aux ennemis vaincus ou d'incorporer dans les grands empires des populations opposées à cette mesure, a fait le procès des commissaires du peuple.

L'ambassadeur d'Angleterre a déclaré que les Alliés sont prêts, dès qu'un gouvernement stable et reconnu par toute la Russie aura été institué, à examiner avec ce gouvernement les buts de guerre et les conditions d'une paix juste et durable.

Sir George Buchanan fit ensuite allusion au désir sincère du gouvernement britannique de se tenir au côté de la Russie en cette heure de crise et demanda si l'on pouvait dire la même chose des sentiments de la Russie à l'égard de la Grande-Bretagne.

Le gouvernement n'a pas décrété la nullité des emprunts étrangers

BALE, 10 décembre. — Une dépêche de Petrograd aux journaux de Berlin prétend qu'il n'y a pas eu de déclaration de nullité des emprunts étrangers par décret du gouvernement. Il s'agirait seulement d'une idée émise par la *Pravda* (Havas.)

Un important discours de M. Winston Churchill

« La cause des Alliés est en danger... Le succès final dépend de notre ténacité. »

Le *Petit Parisien* reçoit de son correspondant à Londres la dépêche suivante :

M. Winston Churchill affirma, dans un discours prononcé cette nuit à Bedford, la résolution de l'Angleterre de continuer la lutte jusqu'à la victoire définitive.

« Je dois admettre, continua-t-il, que la situation actuelle est sérieuse, plus sérieuse qu'on ne pouvait raisonnablement le prévoir il y a deux mois. La patrie est en danger, la cause des Alliés est en danger, elle aussi, et la destinée de l'Empire britannique et de la civilisation démocratique est menacée. Elle le sera encore pendant une période impossible à déterminer, mais qui s'annonce considérable. »

« La débacle russe va permettre aux Allemands de jeter sur le front de France des forces importantes. Nous ne devons pas nous en inquiéter outre mesure, car si nous avons la volonté de vaincre, nous avons aussi les moyens d'assurer notre triomphe. »

« Le succès final dépend de notre ténacité à combattre jusqu'au bout. »

NOUVELLES BRÈVES

La santé du comte Czernin. — On mande de Vienne qu'à la suite du refroidissement dont il a été atteint le comte Czernin est obligé de garder le lit.

Deux généraux belges grands officiers de la Légion d'honneur. — Le général Pétain s'est rendu hier matin au grand quartier général belge pour remettre les insignes de grand officier de la Légion d'honneur au général de Coninck, ministre de la Guerre, et au général Buquoy, chef d'état-major général.

Manifestation italo-américaine. — A l'issue de la séance du conseil communal tenu hier à Rome, le maire, les échevins et les conseillers se sont rendus à l'ambassade des Etats-Unis, où ils ont été reçus par l'ambassadeur M. Nelson Page.

« A prononcé alors un discours dans lequel il a montré les liens qui unissent l'Amérique à l'Italie. »

Les élections espagnoles. — Sur 280 maires élus aux dernières élections municipales, en Espagne, on compte 200 monarchistes.

LA JOURNÉE JUDICIAIRE

M. ANDRÉ TARDIEU DEPOSE DANS L'AFFAIRE GOLDSOLL

Il s'étonne que les pièces de la plainte n'aient pas été transmises à l'instruction.

M. Drioux, juge d'instruction, après avoir successivement interrogé, en présence de leurs défenseurs, Pierre Lenoir et Guillaume Desouches, a procédé ensuite à leur confrontation. Certains points de leurs déclarations ont été contradictoires.

En vertu de commissions rogatoires délivrées par M. Drioux, M. Pachot, commissaire aux délégations, s'est livré à diverses investigations dans des banques, relativement à l'affaire Lenoir-Desouches.

De son côté, le capitaine Mangin-Bocquet s'est transporté au ministère des Affaires étrangères à l'effet de recueillir les déclarations de M. André Tardieu, notre haut commissaire du gouvernement aux Etats-Unis, sur l'affaire Goldsoll, ainsi que celles de M. Charles Gillet, secrétaire général du haut commissariat.

M. André Tardieu, à qui nous avons demandé s'il pouvait nous donner quelques détails, nous a répondu :

« J'ai remis au capitaine Mangin-Bocquet le dossier des pièces de l'affaire tel qu'il est en ma possession. J'ai constaté avec surprise que, alors que ma plainte date du mois d'août, les administrations intéressées, qui avaient en leur possession la presque totalité de ces pièces, n'en ont presque rien transmis à M. Mangin-Bocquet, malgré ses demandes répétées. J'ai ajouté que l'enquête menée en Amérique par mes services devait être, à mon avis, complétée par une enquête à Paris, où Goldsoll, dès avant son départ pour l'Amérique, avait préparé son opération sur les achats d'automobiles. »

Le lieutenant Jousselin a recueilli le témoignage de M. H..., correspondant à Paris de journaux italiens. Ce témoin rapporta que Cavallini, en 1915, avait offert à M. Briand de détacher la Turquie de l'alliance austro-allemande. Sur les renseignements qu'il recueillit sur son visiteur, M. Briand ne donna aucune suite à la proposition.

Dans l'après-midi, le capitaine Bouchardon a, de nouveau, interrogé Jean Goldsky, tandis que le lieutenant Boudoux recueillait les déclarations de M. Léon Parsons, directeur du *Paris-Midi*, qui connut quelques-uns des collaborateurs du *Bonnet Rouge*.

Le gouvernement ne songe pas à un comité secret

Il était question hier à la Chambre, dans les conversations de couloirs, d'un comité secret convoqué pour permettre au gouvernement de fournir des explications sur la situation diplomatique et militaire résultant de la conclusion d'un armistice sur le front oriental.

Nous croyons savoir que le gouvernement ne songe nullement à prendre l'initiative d'une discussion de ce genre.

Si des explications lui étaient demandées par le dépôt d'une demande d'interpellation, il se tiendrait simplement à la disposition de la Chambre, comme il l'a fait jusqu'ici, et répondrait en séance publique.

La fourragère

La fourragère a été conférée par le général commandant en chef les armées du Nord et du Nord-Est aux unités suivantes :

60^e bataillon de chasseurs à pied (déjà cité à l'ordre le 19 avril 1915) ;

Groupe de brancardiers de la 38^e division.

Souscrire à l'Emprunt c'est abrégé la guerre

Le succès de nos armes réclame au même titre que la coopération des Armées celle de toutes nos ressources financières.

En n'apportant pas à la souscription l'argent que l'on possède — si faible que soit la somme — on priverait la France d'une partie des forces dont elle a besoin pour poursuivre la lutte jusqu'à sa conclusion victorieuse, c'est-à-dire jusqu'à ce que nous puissions imposer une paix définitive qui nous mettra désormais à l'abri d'une nouvelle agression.

Les conditions exceptionnellement avantageuses du placement sont bien faites d'ailleurs pour encourager chacun de nous. Le nouveau Fonds National, dont toutes les richesses de la France constituent l'investissement garanti, rapporte non seulement un intérêt net d'impôt de 5,83 0/0, mais au prix d'émission de 68,60, par 4 fr. de rente, pour un titre remboursable à 100 fr., la prime de remboursement s'établit à 31,40, assurant une plus-value de plus de 45 0/0 du capital versé.

C'est ainsi que tous ceux qui auront prêté 100 francs à l'Etat en recevront exactement 145,70 ; ceux qui auront prêté 1.000 francs recevront 1.457 francs, etc.

LAIT
CONCENTRÉ

SUCRÉ
et
SANS SUCRE

NESTLÉ

En Vente
partout

LA
MARQUE
PRÉFÉRÉE

PLUSIEURS LINOTYPES
Mergenthaler Standard, à simple magasin, à vendre. Très bon état de fonctionnement. Accessoires et électro-moteur particulier. S'adresser : 28, avenue des Champs-Élysées, Paris.

